

# Quelle agriculture vivrière pour le nord du Gabon ?

*Au Gabon, le développement de l'agriculture paysanne est limité. Le système de production est la culture itinérante sur brûlis, principalement vouée à l'autoconsommation. Le Gabon importe l'essentiel de ses denrées alimentaires de base des pays voisins ou de la France. Quelques projets d'installation de petites exploitations de polyculture voient le jour dans le nord du pays. Des études préliminaires ont été nécessaires pour mieux connaître le milieu humain et pour évaluer les réseaux de commercialisation.*



Une nouvelle culture : le chou.  
Cliché : N Nasr

L'économie du Gabon est fondée sur l'exploitation du bois et des ressources minières (pétrole, gaz naturel, minerai de fer, manganèse, uranium). La politique agricole a été, jusqu'au début des années 90, orientée vers le secteur agro-alimentaire et la création de grands complexes agro-industriels plutôt que vers un développement intégré. Cette politique a entraîné le Gabon dans une situation de dépendance alimentaire à l'égard des pays voisins (Cameroun, Congo, Afrique du Sud) et de pays européens (principalement la France). Le système de production dominant associe les cultures vivrières aux cultures de rente (cacao, café, hévéa). Malgré les importantes potentialités de ce pays (climat, sol, végétation, main-d'œuvre), le système de production

agricole est la culture itinérante sur brûlis dans la forêt. Les outils de travail se limitent à la hache (rarement la tronçonneuse), la machette et la houe.

Aujourd'hui, l'Institut gabonais d'appui au développement (IGAD), créé en 1992, a pour mission d'aider le développement agricole par la mise en place de projets à destination des villageois et des jeunes autour des grandes villes. Ses domaines sont le maraîchage, l'élevage, les cultures vivrières et la culture de champignons. Par ces actions, l'IGAD veut contribuer à la « création d'emplois, à l'approvisionnement des marchés gabonais en produits agricoles et au développement d'une agriculture protectrice de l'environnement ». En 1993, les programmes concernaient, entre autres, l'installation de 27 maraîchers et de

5 éleveurs de porcs sur un périmètre irrigué créé à Owendo (banlieue de Libreville). Egalement, 5 fermes de polyculture, sous la forme de petites entreprises, ont été créées dans la région de Nkoltang.

Un nouveau projet prévoit l'installation de 17 exploitations vivrières modernes et de 2 unités de transformation de produits agricoles (bâtons de manioc et farine de sevrage infantile) dans la province du Woleu Ntem. L'agriculture et l'environnement socio-économique du nord du Gabon étant très peu connus, l'IGAD a sollicité une équipe pluridisciplinaire du Centre international pour la recherche agricole orienté vers le développement (ICRA, France) pour réaliser une étude sur la production vivrière et la dynamique commerciale dans le dépar-

**N. NASR**  
Institut des régions arides  
3200 Tataouine, Tunisie

**B. DELPECH**  
36 rue de Vaucouleurs  
75011 Paris, France

**M. FLITNER**  
Institut de géographie  
Université de Hambourg  
Geomatikum V. St. 2000  
Hambourg, Allemagne

**M. HULSHOF**  
Dillenbergstraat 20  
4835 EC Breda, Pays-Bas

**J.-C. TORREILLES**  
AGRICONGO  
BP 14 574 Brazzaville, Congo

**F. TWAGIRAMUNGU**  
Institut des sciences agronomiques  
BP 138 Butare, Rwanda

tement du Ntem au nord du Gabon et pour identifier les actions à entreprendre. L'étude de terrain a duré trois mois et a fait l'objet d'un rapport complet (NASR *et al.*, 1993). Cet article est une synthèse des principaux résultats de ce travail.

## La méthode d'enquête préliminaire

Cette étude a associé des chercheurs de différentes spécialités (agronomie, agro-

économie, géographie, nutrition) et des producteurs, à chaque étape du travail. La méthodologie était fondée essentiellement sur des diagnostics rapides en milieu rural, notamment des méthodes actives de recherche participative. Des réunions de groupe ont été menées dans trois villages de la région (Tchimazok, Okok et Mbo), au cours desquelles les producteurs et les productrices ont présenté les calendriers de culture, de travail et de commercialisation (figure 3). Il a aussi été possible de déterminer les zones de production et de commer-

## Le département du Ntem

Le département du Ntem, au sein de la province du Woleu Ntem, s'étend sur une superficie de 2 220 kilomètres carrés — 0,83 % du pays — dont environ 6 554 hectares sont consacrés aux cultures vivrières (figure 1). Par sa situation frontalière avec la Guinée Equatoriale à l'ouest et avec le Cameroun au nord, ce département constitue l'une des principales zones d'échange régionales. Le climat, de type équatorial, est marqué par deux saisons des pluies et deux saisons sèches. La pluviométrie annuelle est de 1 737 millimètres à Bitam (figure 2). L'humidité relative de l'air est importante et les vents sont faibles et peu fréquents. Les températures sont relativement constantes — minimales : 18 à 20 °C ; maximales : 24 à 30 °C.

Le relief de la région est vallonné et l'altitude est comprise entre 500 et 800 mètres. Les sols, ferrallitiques fortement désaturés, ont été formés sur des roches métamorphiques acides. Ils sont argileux de type kaolinitique (environ 60 % d'argile), généralement profonds avec un bon ressuyage après de fortes pluies. La forêt équatoriale, plus ou moins dégradée, couvre la majorité des terres du département. Toutefois, le long des axes routiers et à proximité des villages, la forêt disparaît pour laisser la place aux champs vivriers, aux jachères et aux plantations (cacaoyers, hévéas).

La population du département du Ntem, estimée à 32 000 habitants, est constituée surtout de l'ethnie fang qui peuple aussi les régions limitrophes du Cameroun et de la Guinée Equatoriale. Elle vit dans 142 villages, la plupart situés sur les axes routiers. La densité de population est de 10 habitants au kilomètre carré le long des grandes axes routiers et de 3 habitants au kilomètre carré sur les axes secondaires (figure 3). Des immigrants venant de différents pays (Cameroun, Guinée Equatoriale, Mauritanie, Mali, Sénégal, Bénin, Maroc) travaillent dans l'agriculture, le commerce et les services.



Figure 1. Le département du Ntem au Gabon.

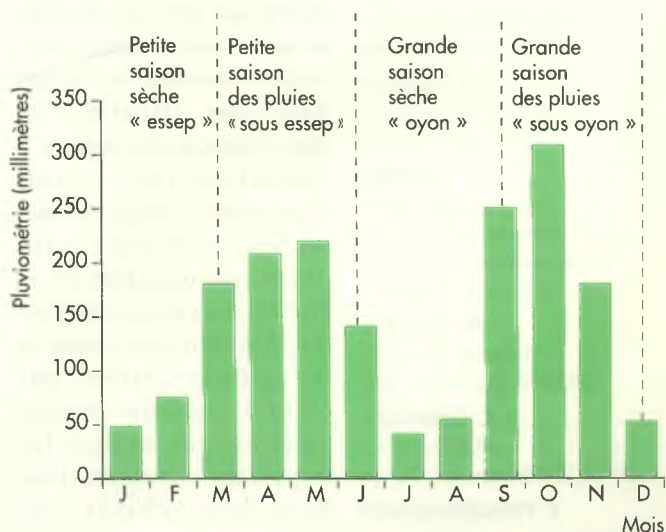


Figure 2. Les saisons et la pluviométrie à Bitam (moyenne 1951-1992).



cialisation des produits vivriers.

Des enquêtes ont complété ces réunions en collectant des données quantitatives : 171 questionnaires auprès des commerçantes du marché de Bitam et 36 avec les productrices.

Un observatoire a été installé pendant une semaine au poste de contrôle (gendarmerie) Assok Ngomo II pour quantifier les produits agricoles qui quittent la région vers Libreville. Plusieurs autres enquêtes ont été menées avec les commerçantes, les fabricantes de produits agro-alimentaires, etc. Enfin, des réunions de restitution des résultats dans les villages ont permis de faire participer la population aux conclusions et aux recommandations qui en découlait.

## L'organisation des activités agricoles

Les principales cultures vivrières sont le manioc, la banane plantain et l'arachide. Elles sont le plus souvent associées à d'autres plantes comme le maïs, les légumes, la canne à sucre, l'ananas et des tubercules (manioc, igname, taro, pomme de terre, patate douce, etc.).

Les plantations pérennes sont constituées de cacaoyers, d'hévéas et, dans une moindre mesure, d'atangatiers (safoutiers), d'avocatiers, rarement de caféiers. Les produits de ces plantations sont plus ou moins commercialisés. Les intrants (engrais, pesti-

cides, herbicides) ne sont quasiment pas utilisés, aussi bien en culture vivrière qu'en plantation pérenne. Les variétés cultivées sont locales ; le matériel génétique est particulièrement hétérogène.

L'unité de production est la famille restreinte. Chaque femme a ses propres champs vivriers. La famille élargie, formée de plusieurs familles restreintes, représente l'unité de consommation et l'unité résidentielle. Les femmes des différentes familles organisent entre elles l'approvisionnement de la famille élargie. Après avoir mis de côté la part d'auto-consommation et les semences, le surplus de la production est vendu.

Il existe une division des tâches entre les sexes. La femme s'occupe du semis, de la plantation, de l'entretien, de la récolte, de la vente et de la transformation des cultures vivrières. Elle s'occupe aussi du petit bétail, des volailles, de la pêche et de la cueillette. L'homme est responsable des plantations d'hévéas et de cacaoyers, des arbres fruitiers, de la chasse et de la pêche. Il effectue aussi le défrichage pour les champs vivriers.

## La répartition des champs vivriers

Le manioc et la banane plantain sont les produits vivriers les plus importants ; viennent ensuite l'arachide, le maïs puis le concombre (sorte de courge dont les graines sont consommées sous forme de pâte).

L'organisation des champs vivriers s'appuie sur la première culture installée après la jachère forestière plus ou moins longue (4 à plus de 15 ans). La succession culturale adoptée est bien définie.

Dans le calendrier de production, les saisons de récolte ne sont bien marquées que pour trois cultures : l'arachide et le maïs (décembre-janvier et juin-juillet) ainsi que le concombre (août-septembre).

Les autres cultures sont disponibles toute l'année, les bananes et les légumes étant les plus abondants pendant les saisons des pluies et les tubercules plutôt entre octobre et décembre.

## Le champ d'arachide

Le champ d'arachide est le champ vivrier de base, d'une superficie de 0,2 à 0,5 hectare. Généralement,

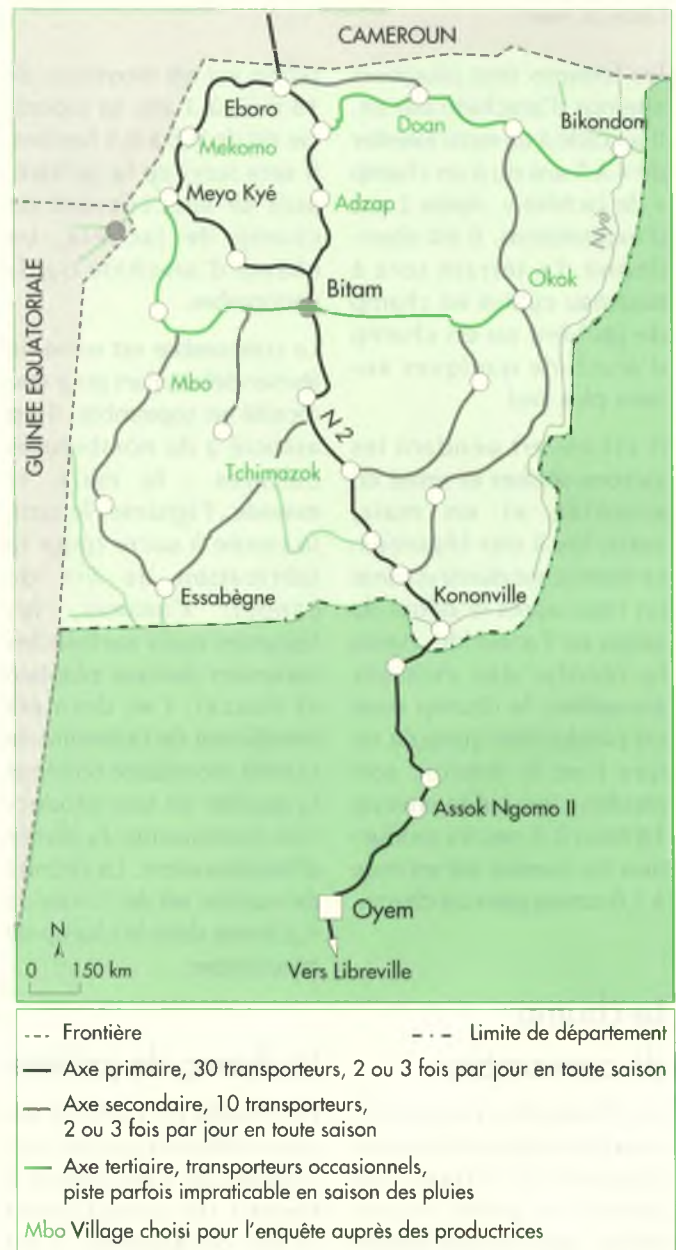


Figure 3. Les axes routiers et la situation des villages enquêtés dans le département du Ntem au Gabon.





Culture sur défriche : maïs, canne à sucre.  
Cliché N. Nasr

les femmes font plusieurs champs d'arachide par an. Il succède à un recrû forestier de 4 à 5 ans ou à un champ « de jachère ». Après 2 ans d'exploitation, il est abandonné. Le terrain sera à nouveau cultivé en champ de jachère ou en champ d'arachide quelques années plus tard.

Il est ouvert pendant les saisons sèches et semé en arachide et en maïs, associés à des légumes. Le manioc est planté environ un mois après le début du semis de l'arachide. Après la récolte des cultures annuelles, le champ reste en production jusqu'à ce que tout le manioc soit récolté, c'est-à-dire environ 18 mois à 2 ans. La production du manioc est estimée à 3,6 tonnes pour un champ.

### Le champ de concombre

Le champ de concombre, souvent situé sur les terrains éloignés du village, est ouvert en petite saison sèche, après la forêt secondaire (au moins 15 ans de recrû). Sa durée d'implan-

tation est en moyenne de 18 mois à 3 ans, sa superficie est de 0,2 à 0,5 hectare. Il sera suivi de la jachère, puis se succéderont un champ de jachère, un champ d'arachide ou de concombre.

Le concombre est semé fin février-début mars pour être récolté en septembre. Il est associé à de nombreuses cultures : le maïs, le manioc, l'igname, le taro, la canne à sucre (pour la fabrication du vin de canne), l'ananas, les légumes mais surtout les bananiers (banane plantain et douce). Ces derniers bénéficient de la fertilité de la forêt secondaire brûlée et la qualité de leur production commande la durée d'implantation. La récolte de manioc est de l'ordre de 1,2 tonne dans le champ de concombre.

### Le champ de jachère

Le champ de jachère est moins fréquent que les précédents car il est destiné à fournir un complément vivrier occasionnel. Il est ouvert en juin-juillet (début de la grande saison sèche)

après un jeune recrû forestier de 5 ou 6 ans en fonction des besoins de la famille. Le manioc (doux et amer) en est souvent la culture principale. Dix à douze mois après la plantation, le manioc est prêt à être récolté. La récolte s'effectue selon les besoins du ménage, indépendamment des saisons pendant 2 ou 3 ans. Ensuite, la jachère forestière se réinstalle et elle sera suivie par un champ d'arachide.

On observe qu'une grande partie du manioc est attaquée par le virus de la mosaïque du manioc mais, selon les productrices, les dégâts sur les récoltes sont surtout causés par les rongeurs, qui mangent les tubercules et la base des tiges.

### Le champ de bas-fond

Le champ de bas-fond n'est pas ouvert tous les ans car, comme le précédent, il fournit un complément vivrier éventuel. Il est débroussaillé en petite saison sèche, après une forêt hydrophile d'au moins 10 ans. Les principales

cultures sont le concombre, l'igname, le taro, la canne à sucre, la banane douce et les légumes. Sa durée de culture n'atteint pas un an et dépend de la production des bananiers. Il est ensuite laissé en jachère qui sera défrichée 10 ans plus tard pour un nouveau champ de bas-fond.

### Les légumes

Les légumes sont cultivés comme cultures associées dans tous les champs, notamment dans celui d'arachide et celui de bas-fond. La tomate, l'aubergine locale, le piment et, dans une moindre mesure, le gombo, sont les principaux légumes fruits. On trouve aussi l'échalote et une grande diversité de légumes feuilles : l'amarante, la basale ou épinard, la morelle, différents types d'oseille, les feuilles de manioc, de gombo et d'aubergine, etc. Ils sont récoltés toute l'année, selon les besoins de la famille.

### Le maïs

Le maïs est considéré comme une culture importante pour la consommation et



Champ de bas-fond.  
Cliché N. Nasr



pour la vente, parfois sous forme de vin de maïs ou de bâton quand il est mélangé avec la pâte d'arachide. Il est semé en mars et en septembre et récolté en janvier et en juillet. La production est estimée à 600 épis pour une culture sur le champ d'arachide et à 200 épis dans le cas du champ de concombre. Les insectes foreurs de l'épi causent de fortes pertes. Les épis stockés ne se conservent pas plus de quelques mois, au contraire de l'arachide et du concombre, qui se gardent facilement un an.

## Le commerce des produits vivriers

Bien que les systèmes de production soient essentiellement orientés vers l'auto-consommation, la nécessité

de vendre une partie, même infime, de la production est une constante, surtout s'il n'y a pas d'autres sources de revenus, pour acheter du savon, du sel et du pétrole. Les produits les plus commercialisés sont le manioc, la banane douce, la banane plantain, l'arachide et la canne à sucre (figure 4).

## Les facteurs de typologie des exploitations

La différence entre les exploitations est liée à leur intégration dans les réseaux commerciaux, au nombre et aux types de champs ainsi qu'aux cultures de rente, dont les produits sont commercialisés par l'homme.

La force de travail est un facteur déterminant pour l'ouverture des champs. Tâche assurée par l'homme ou par un salarié, elle

conditionne le nombre de champs des femmes. Celles qui ont plusieurs champs de différents types sont en général davantage intégrées au réseau commercial. Les stratégies des productrices ne relèvent pas seulement de la décision de vendre, mais aussi du mode de vente choisi : par commande, au marché, au bord de la route ou à domicile. La décision de commercialiser est plutôt influencée par les circonstances familiales. Le choix du mode de commercialisation dépend des axes routiers.

## Trois types d'exploitations

Les exploitations se divisent en trois groupes : celles qui ne vendent leurs produits vivriers que très occasionnellement, un groupe qui commercialise beaucoup et un groupe intermédiaire,

dont la vente reste moyenne ou faible.

### Vente occasionnelle

Les exploitations dont la commercialisation est occasionnelle ne mettent en culture qu'un type de champ : le champ d'arachide. On y trouve les cultures nécessaires à la consommation familiale : la banane, l'arachide, le manioc et les légumes. Lorsqu'un surplus est dégagé ou s'il y a besoin d'un achat, une partie de la récolte de bananes, parfois de manioc, est vendue par une commande passée au village ou au bord de la route. La productrice ne se déplace pas au marché de Bitam.

### Vente importante

Les exploitations qui commercialisent beaucoup cultivent tous les types de champs. Toutefois, l'homogénéité de ce groupe repose surtout sur son intégration dans les réseaux commerciaux. Toutes les formes de vente sont présentes : vente au marché (plus d'une fois par mois), vente sur commande, vente au bord de la route. Les productrices commercialisent aussi de nombreux produits, spécifiquement transformés pour la vente : produits à base de manioc (bâtons, boules de fofou), vin de canne à sucre, etc.

### Groupe intermédiaire

Entre ces deux extrêmes, il existe un grand groupe intermédiaire, assez hétérogène et qui a des caractéristiques des deux extrêmes, par exemple une commercialisation faible mais une grande diversité de champs.

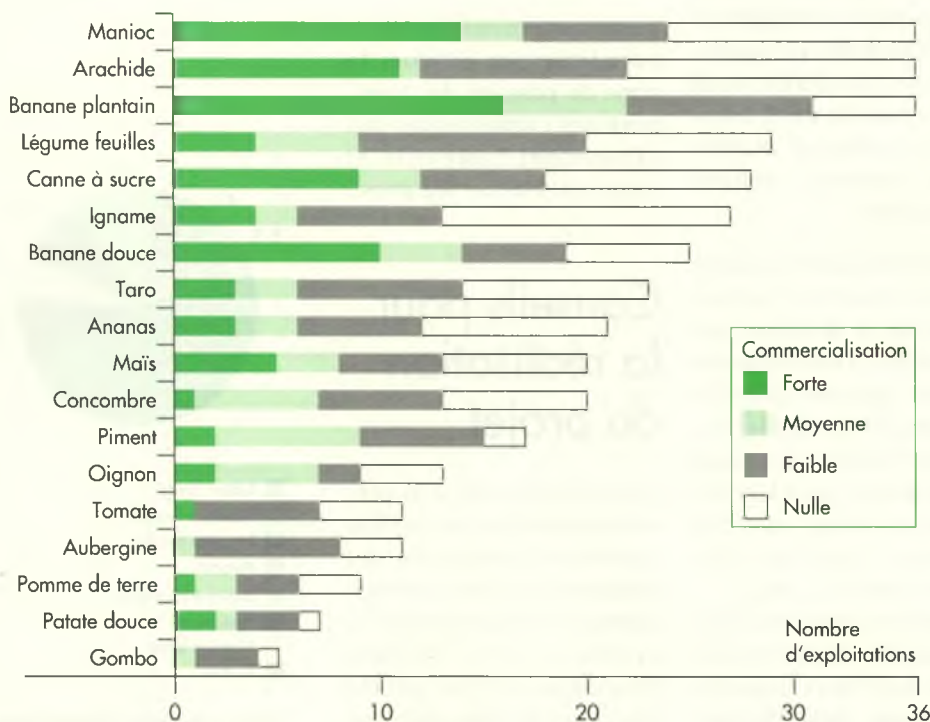


Figure 4. Importance de la commercialisation de chaque produit (4 réponses possibles dans les enquêtes menées auprès des productrices de 36 exploitations : commercialisation forte, moyenne, faible, nulle).

## Les modes de commercialisation

### Le marché de Bitam

Le marché de Bitam est le seul grand marché du département du Ntem ; 80 % des commerçantes n'habitent pas à Bitam et utilisent les services de transporteurs pour s'y rendre. La majorité d'entre elles (80 %) sont des productrices, les autres des commerçantes professionnelles (figures 5, 6).

Les unités de vente pour les produits vivriers sont variées : tas, paquet, panier, pièce, sachet, régime, main, bâton, bol, etc. Ainsi, le prix à payer dépend du type de produit, de la taille de l'unité de vente et de la disponibilité du produit sur le marché. Le prix par unité de vente d'un produit donné est le même chez toutes les commerçantes et semble être stable sur toute l'année. Cependant, il existe une certaine variation du prix pour les légumes feuilles, le gombo, l'atanga et le piment.

Avec un volume de 1 à 2 tonnes de produits vivriers vendus par jour, le marché de Bitam satisfait les besoins du département et approvisionne partiellement le marché du chef-lieu provincial d'Oyem. Bitam est surtout un marché de consommation régional. Il est indépendant du réseau longue distance Cameroun-Libreville et du réseau départemental lié au commerce par commandes. Sa capacité à absorber des surplus importants pour des produits tels que l'avocat, la tomate, le piment, la banane plantain et le bâton de manioc apparaît très limitée.

### Les ventes dans les villages

Beaucoup de produits vivriers ou issus de l'élevage, de la chasse ou de la pêche sont commercialisés dans les villages. Ce commerce est important dans les villages situés sur les grands axes routiers et sur les axes secondaires. Certains (comme Okok) commencent à devenir des centres de consommation. Outre les magasins, des étals en bois sont confectionnés par les villageois et installés sur les bords des routes.

### Les ventes par commandes

Les produits commandés — principalement la banane plantain et la banane douce — dans les villages sont presque exclusivement destinés au marché de gros de Mont Bouët à Libreville. Certaines commerçantes prennent des bâtons de manioc pour compléter le chargement des véhicules. D'autres produits sont occasionnellement commandés : le maïs, le manioc fofou, l'igname, le piment et l'arachide.

Ce sont des commerçantes professionnelles, surtout originaires de la région, qui passent des commandes de produits agricoles dans les villages. Des étudiantes s'adonnent aussi à ce type de commerce pendant les vacances, ainsi que des hommes, souvent des Camerounais, pour le compte des commerçantes gabonaises. Les commerçantes font deux à quatre voyages par mois. Pendant la saison des pluies, peu de transporteurs font la navette entre la région du Ntem et

Libreville ; la capitale est alors approvisionnée en bananes depuis le Congo et par bateau depuis le Cameroun.

### L'importance des flux des produits vivriers vers Libreville

Les provinces de Woleu Ntem et de Nyanga alimentent le marché de Libreville pour 80 % des produits nationaux.

Le département du Ntem, avec 28 % des superficies cultivées de la province du Woleu Ntem, joue un rôle important dans l'approvisionnement vivrier des marchés de Bitam, d'Oyem et de Libreville, en particulier pour la banane et le manioc transformé. En revanche, la majorité des autres produits vivriers approvisionnant Libreville ne vient pas du département du Ntem, mais du Cameroun et, dans une moindre mesure, de la Guinée Equatoriale.

Le département du Ntem constitue par ailleurs la zone de passage des transporteurs camerounais qui alimentent Libreville et Oyem en fruits et légumes.

## Conseils pour la réalisation du projet

Les recommandations présentées ici ont été recueillies auprès des producteurs, des productrices et des commerçantes, ou proviennent de la synthèse des travaux d'investigation. Elles ont été discutées lors des réunions de restitution dans les villages, ainsi qu'à Bitam et à Libreville.

## Promouvoir l'arboriculture fruitière

Bien qu'il soit indispensable d'orienter progressivement les planteurs de cacaoyers vers une autre source de revenu, il est nécessaire d'assurer un encadrement minimum pour éviter la perte du

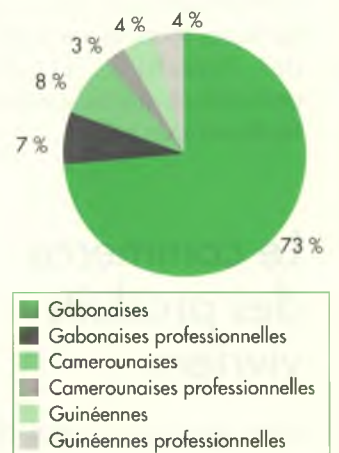
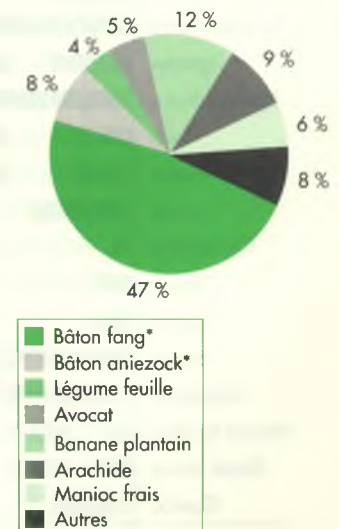


Figure 5. Les origines des commerçantes sur le marché de Bitam.



\* Bâtons de manioc obtenus selon deux traditions de transformation.

Figure 6. La part des principaux produits sur le marché de Bitam.





Plantations associées : jeunes caféiers et bananiers.  
Cliché N. Nasr

patrimoine cacaoyer. Un intérêt pour l'arboriculture (atangatier, avocatier, manguiier) est manifesté par les producteurs. Avec le concours du CIAM (Centre d'introduction, d'adaptation et de multiplication du matériel végétal vivrier, fruitier et maraîcher), il serait intéressant d'étudier les variétés les plus adaptées à la région. Le bananier, l'atangatier et l'avocatier apparaissent à priori comme des cultures prometteuses pour le département. Intégrée au système agroforestier, l'arboriculture pourrait à long terme être une alternative intéressante à la culture itinérante sur brûlis.

## Installer une unité de tranformation villageoise

Afin de soulager le travail des productrices et de répondre à leurs demandes, il faudrait installer une unité de transformation du manioc en bâtons dans le cadre d'une coopérative villageoise ou gérée par une petite entreprise privée. Une formation en matière de transformation des produits, notamment le gari et la farine de manioc est souhaitée et permettrait une diversification des revenus des productrices.

## Améliorer les conditions pratiques de vente

Les villageois de certains groupements ont sollicité l'instauration de marchés hebdomadaires ou mensuels dans leurs villages. Aussi, les ventes par commande pourraient être organisées en améliorant l'information (radio régionale d'Oyem) et en créant des centres d'achats.

Actuellement, le commerce des produits vivriers dans le département est centré sur la ville de Bitam.

Plusieurs aménagements sont nécessaires pour améliorer le marché. Il s'agit dans un premier temps de le déplacer vers un lieu respectant les conditions minimales d'hygiène : lieu couvert et vaste, facilement accessible et surtout protégé des dangers de la circulation.

Dans un second temps, le paiement de la taxe du marché doit être réglementé.

## Les principales cultures de rente : cacao et hévéa

Globalement, le cacaoyer, culture de rente traditionnelle, est en forte baisse et l'hévéaculture n'a pas pu le remplacer. Ainsi, avec très peu d'encadrement et d'appui technique de la part de l'Etat, l'agriculture du département n'a actuellement aucune culture de rente rémunératrice.

### Le cacao

Le cacaoyer est devenu une source significative de revenus des familles dans les années 50. Dans les années 60-70, la production du cacao a diminué à cause de l'exode rural, des difficultés de transport et du vieillissement des premières plantations. En 1986, 65 % des exploitants agricoles du département cultivaient le cacao. La superficie moyenne est de 2,3 hectares par planteur et les rendements sont de l'ordre de 160 kilogrammes de fèves par hectare.

### L'hévéa

La culture de l'hévéa a commencé dans les années 40, sous l'administration française. Dans les années 80, un plan d'ajustement structurel a été imposé à l'Etat gabonais par les bailleurs de fonds internationaux à cause des coûts excessifs des plantations industrielles.

En 1988, HEVEGAB (Société de développement de l'hévéaculture au Gabon) a donc installé 15 plantations villageoises dans le département du Ntem. En 1992, elles représentaient 327 hectares (3,66 hectares par planteur) qui n'étaient pas encore en production. Pour faciliter leur entretien et en attendant la mise en saignée des arbres, les planteurs ont mis des cultures intercalaires d'arachide et de bananiers.

Le développement de l'hévéaculture villageoise a eu des effets négatifs sur le système de culture et l'organisation du travail :

- l'entretien de la plantation demande plus de temps que toutes les autres tâches attribuées aux hommes, qui commencent à refuser cette production ;
- l'association des cultures vivrières aux hévéas provoque des conflits entre les hommes et les femmes. Les femmes réalisent les travaux de ces cultures, par conséquent l'entretien des plantations, alors que les contrats sont passés avec les hommes à qui HEVEGAB allouent les crédits d'entretien ;
- la densité d'hévéas est de 350-450 arbres par hectare. A cette densité, les cultures intercalaires ne sont plus possibles après quelques années. Aussi, le manioc (une euphorbiacée comme l'hévéa), culture stratégique pour les familles, est déconseillé par HEVEGAB dans les plantations ;
- plantés sur des sols pauvres, les hévéas ont une croissance peu satisfaisante, encore affaiblie par l'apparition de certaines maladies et par les dégâts des animaux en divagation.





Plantation associées : bananier, hévéa jeune.

Cliché N. Nasr

## Faciliter l'investissement agricole

Pour faciliter la transition d'une agriculture d'auto-consommation vers une agriculture commerciale, toutes sortes d'investissements dans le secteur agricole doivent être encouragés. Une des mesures les plus opportunes serait un mode de crédit accessible aux productrices et aux planteurs afin d'acquérir le matériel et les intrants agricoles. L'ouverture d'un magasin d'approvisionnement (équipement, engrais, semences, produits phytosanitaires), actuellement inexistant dans le département, est à prévoir.

## Proposer des variétés mieux adaptées

Un programme de collecte et de sélection du patrimoine génétique permet-

trait de mettre à la disposition des producteurs un matériel performant. De nouvelles espèces (chou, riz, etc.) et variétés pourraient être introduites. Des essais ont été menés par le Centre d'appui à l'hévéaculture dans un programme de recherche sur l'introduction de cultures intercalaires dans les plantations villageoises d'hévéas. Le riz pluvial a donné de bons résultats et certains villageois s'interrogent sur la suite de ce programme.

## Les études complémentaires

Pour compléter ce premier travail de recherche-développement, certains aspects de l'agriculture du département doivent être approfondis.

### La mise au point du système de culture

Pour assurer la réussite du projet de l'IGAD ainsi que la transition du système de culture itinérante au sys-

tème de culture sédentarisée, il faut préciser la charge de travail et la répartition des tâches au sein du ménage. Il faut aussi proposer des améliorations techniques concernant la fertilisation, les systèmes de culture, l'assolement, les nouvelles espèces et l'intégration de l'élevage à l'agriculture.

### La motivation des jeunes

Une étude concernant les motivations des jeunes, leurs attentes et les contraintes sociales qu'ils subissent dans la région pourrait être menée pour évaluer les projets d'installation dans le département du Ntem. Celle-ci doit être réalisée en juillet-août (vacances scolaires).

### Des produits à valeur ajoutée

Les produits transformés locaux, à base de maïs et de manioc, s'écoulent rapidement sur le marché de Bitam. Ils ont une valeur

ajoutée importante et pourraient être commercialisés à l'échelle du pays. Il serait nécessaire d'étudier la consommation et la commercialisation de ces produits en vue de leur valorisation.

### La définition de nouveaux réseaux de vente

Les exploitations prévues par le projet IGAD près de Bitam ont des caractéristiques tout à fait différentes de ce qui existe dans la région. Elles seront obligées d'écouler au moins une partie de leur production vers d'autres centres urbains. Actuellement, le marché de Bitam n'est en effet pas en mesure d'écouler une production vivrière aussi importante que celle prévue pour ces exploitations. Les produits tels que la farine ou la pâte d'arachide, la farine de manioc et les graines de concombre, ont une potentialité d'écoulement sur ce marché. En revanche, pour les produits comme la banane, les bâtons de manioc, l'arachide en coque ou décortiquée, la tomate en sauce et les légumes, il est indispensable d'envisager leur acheminement vers d'autres villes : Oyem, Mitzi, Libreville, Port-Gentil.

## Bibliographie

NASR N., DELPECH B., FLITNER M., HULSHOF M., TORREILLES J.-C., TWAGIRA-MUNGU F., 1993. La production vivrière et la dynamique commerciale dans le département du Ntem (nord Gabon). Série Documents de travail ICRA 32, ICRA, Montpellier, France, IGAD, Libreville, Gabon, 83 p.



## Résumé... Abstract... Resumen

N. NASR, B. DELPECH, M. FLITNER, M. HULSHOF, J.-C. TORREILLES, F. TWAGIRAMUNGU — **Quelle agriculture vivrière pour le nord du Gabon ?**

La production agricole du département du Ntem au nord du Gabon est fondée sur la culture itinérante sur brûlis. Les cultures principales sont le manioc, la banane plantain, l'arachide et le concombre (sorte de courge). Ces productions, cultivées par les femmes, sont surtout destinées à l'autoconsommation. Les cultures de rente sont le cacao, en forte régression, et l'installation récente de plantations villageoises d'hévéas. L'agriculture de la région bénéficie d'un appui très limité des structures de l'Etat. Le recours à la commercialisation des denrées vivrières dépend des besoins familiaux en produits de première nécessité (savon, sel, pétrole). Les produits vivriers, bruts ou transformés, sont vendus sur le marché de Bitam, le long des axes routiers ou sur commande (ils partent alors vers Libreville). Avec un volume de 1 à 2 tonnes de produits vivriers vendus par jour, le marché de Bitam suffit aux besoins locaux. Le département du Ntem satisfait 80 % de l'approvisionnement en bananes de Libreville. En revanche, tous les autres produits agricoles arrivant à Libreville proviennent surtout du Cameroun et, dans une moindre mesure, de la Guinée Equatoriale. L'installation de nouvelles exploitations de polyculture ayant des caractéristiques différentes de celles de la région, est prévue par le projet de l'Institut gabonais d'appui au développement, près de Bitam. Elles seront obligées d'écouler au moins une partie de leur production au-delà de Bitam. Les produits tels que la farine ou la pâte d'arachide, la farine de manioc et les graines de concombre, ont une potentialité d'écoulement sur ce marché. Pour les produits comme la banane, les bâtons de manioc, l'arachide en coque ou décortiquée, la tomate en sauce et les légumes, il est indispensable d'envisager leur acheminement vers d'autres villes.

Mots-clés : agriculture vivrière, enquête socio-économique, système de culture, commerce, Gabon.

N. NASR, B. DELPECH, M. FLITNER, M. HULSHOF, J.-C. TORREILLES, F. TWAGIRAMUNGU — **What kind of food crop system for northern Gabon?**

Agricultural production in Ntem Department, northern Gabon, is based on shifting slash and burn cultivation. The main crops are cassava, plantain, groundnut and cucumber (a type of squash). All of these subsistence crops are cultivated by women. The cash crops are cocoa, which is rapidly disappearing, and natural rubber, with plantations recently established by villagers. Regional agriculture receives limited support from the state. Farmers have no credit potential and there are no technical advisory structures. Food crops are marketed to meet family needs for other basic products (soap, salt, petrol). Raw and processed food products are sold in Bitam market, along the main roads or by order (sent to Libreville). One to two tonnes of food products are sold per day in Bitam market, which is sufficient for local needs. Ntem Department supplies 80% of the bananas sold in Libreville. However, all other agricultural products sold in the capital come from Cameroon and to a lesser extent from Equatorial Guinea. Mixed cropping farms are to be set up near Bitam, as part of a project of the Institut gabonais d'appui au développement, with an approach that is not common in this region. At least part of the output will have to be exported from the region. Products such as flour, peanut butter, cassava flour and cucumber seeds have sales potential on this market. It will be essential to export other products such as bananas, cassava rolls, unshelled and shelled groundnuts, tomato sauce and other vegetables to markets in other towns.

Keywords: food cropping, socioeconomic survey, cropping system, trade, Gabon.

N. NASR, B. DELPECH, M. FLITNER, M. HULSHOF, J.-C. TORREILLES, F. TWAGIRAMUNGU — **¿Qué agricultura alimenticia para el norte de Gabón?**

La producción agrícola del departamento de Ntem, al norte de Gabón, se basa en el cultivo itinerante sobre quema. Los principales cultivos son la mandioca, el plátano macho, el cacahuete y el pepino (tipo de calabaza). Estas producciones, cultivadas por las mujeres, están destinadas sobre todo al autoconsumo. Los cultivos de renta son el cacao, que está en fuerte disminución, y, recientemente, plantaciones lugareñas de hevea. La agricultura de esta región cuenta con un apoyo limitado de las estructuras del Estado. El acceso al crédito y al asesoramiento técnico son casi inexistentes. El recurso a la comercialización de los productos alimenticios depende de las necesidades familiares de productos de primera necesidad (jabón, sal, petróleo). Los productos alimenticios, brutos o transformados, se venden en el mercado de Bitam, al borde de las carreteras o previo pedido (en este caso van hacia Libreville). Con un volumen de una a dos toneladas de productos alimenticios vendidos por día, el mercado de Bitam es suficiente para las necesidades locales. El departamento de Ntem satisface el 80% del abastecimiento de plátanos de Libreville. En cambio, todos los otros productos agrícolas que llegan a Libreville proceden principalmente de Camerún y, en menor medida, de Guinea Ecuatorial. El proyecto del Instituto gabonés de apoyo al desarrollo ha previsto, cerca de Bitam, la instalación de nuevas explotaciones de policultivo con características diferentes a las de la región. Estas instalaciones tendrán que vender por lo menos una parte de su producción fuera de las fronteras de Bitam. Los productos, como la harina o la pasta de cacahuete, la harina de mandioca y los granos de pepino, tienen una potencialidad de venta en este mercado. Para los productos como el plátano, la mandioca, el cacahuete en cáscara o descascarado, el tomate en salsa y las legumbres, es indispensable prever su transporte a otras ciudades.

Palabras clave: agricultura alimenticia, encuesta socio-económica, sistema de cultivo, comercio, Gabón.